



HAL
open science

De la résistance : un paradigme démodé ?

Francesco Correale

► **To cite this version:**

Francesco Correale. De la résistance : un paradigme démodé ?. Étudier en liberté les mondes méditerranéens. Mélanges offerts à Robert Ilbert, Publications de la Sorbonne, pp.367-378, 2016, 2-85944-949-3. hal-01259578

HAL Id: hal-01259578

<https://hal.science/hal-01259578>

Submitted on 30 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la résistance : un paradigme démodé ?

Francesco Correale

*Noi siamo rimaste qui perché non volevamo abbandonare
il territorio e lasciarlo vuoto.
Volevamo riempirlo, unirici al suo interno e resistere anche noi
come stavano resistendo loro dall'altra parte.
E dunque, resistiamo come possiamo*

(Gajmoula Maoloud Abaaya, *Solo per fatti sapere che sono viva*, 2013,
film documentaire réalisé par Emanuela Zuccalà et Simona Ghizzoni)¹

Résistance contre résilience ?

Au cours des quatre dernières années on a pu assister en Afrique du Nord et au Proche-Orient à une série de rébellions dénommées « printemps arabes ». Ces manifestations ont occupé la chronique politique de la plupart des pays du monde pendant des mois. Parallèlement, des mouvements politiques qui luttent depuis longtemps pour la reconnaissance de leurs droits – le mouvement nationaliste palestinien ou le mouvement nationaliste sahraoui, pour ne citer que les cas les plus anciens – ont presque totalement disparu de la scène médiatique. On pourrait penser que le succès médiatique des nouvelles « révolutions » face aux combats moins récents était lié à la nécessité de coller à l'actualité, qui voyait la carte géopolitique de toute la région s'embraser et se transformer en quelques semaines, mais il se peut aussi que l'explication soit plus complexe.

Si l'issue des « printemps arabes » demeure encore aujourd'hui incertaine, il n'en reste pas moins que pendant un moment ils ont été récupérés par les régimes démocratiques d'Europe et d'Amérique afin d'affirmer la suprématie du modèle économique et politique occidental, vingt ans après l'effondrement du monde communiste européen. Ces révoltes ont été donc perçues comme une sorte de *résilience* de ces mondes qui, finalement, rejoignaient le camp des démocraties libérales. Sous cet aspect, la résistance des populations qui luttaient encore pour se libérer d'une tutelle étrangère – comme les Palestiniens, les Sahraouis ou les Kurdes – devenait presque

1. « Nous sommes restées ici car nous ne voulions pas abandonner le territoire et le laisser vide. Nous voulions le remplir, nous unir [entre Sahraouis] à son intérieur, et nous aussi, résister, comme, de leur côté, ils [les Sahraouis qui faisaient la guerre et ceux qui étaient réfugiés dans les campements en Algérie] étaient en train de résister. Ainsi, nous résistons comme nous le pouvons. » Extrait du film documentaire *Solo per fatti sapere che sono viva* [Seulement pour te faire savoir que je suis vivante], réalisé en 2013 par Emanuela Zuccalà et Simona Ghizzoni sur les femmes sahraouies ayant été emprisonnées et torturées par les autorités d'occupation marocaines au Sahara Occidental depuis 1975.

dérangante pour la scène médiatique européenne et américaine, en raison y compris des responsabilités directes de certains gouvernements occidentaux dans leur persistance actuelle. La *résilience* l'emportait sur la vieille *résistance*. Or, résistance et résilience ne sont pas des notions forcément antinomiques. Peut-on tenter de définir l'une en fonction de l'autre ?

Le site www.resilience-organisationnelle.com développé par le Centre d'Investigation et de Recherches Expérimentales en Résilience Organisationnelle (CIRERO) donne plusieurs définitions de la résilience². Parmi celles-ci, il me semble utile de retenir les deux qui suivent : [I] En physique, la résilience est une propriété mécanique d'un matériau inerte qui consiste à garder sa propriété après un « choc » subi. [II] En s'exprimant à propos de la résilience individuelle, les psychologues parlent de « résistance à la destruction » et de « capacité de reconstruction ». Résister et reconstruire s'apparentent aux mécanismes de régulation qu'on retrouve dans les processus d'homéostasie. Il s'agit bien de ramener l'ensemble à son état initial, d'assurer sa survie ou de retrouver l'équilibre. Il se pourrait pourtant que le choc interne ou externe soit l'opportunité pour l'émergence d'un nouvel ensemble, une transformation totale en quelque sorte, une rupture³.

La résilience comporterait donc une phase de résistance préalable à la phase de restructuration d'un équilibre rompu qui peut passer aussi par son renouvellement. En physique, cette phase serait intrinsèque tandis qu'en psychologie elle suivrait une chronologie bien établie : rupture/choc – résistance – résilience. Sans vouloir entrer ni dans la polysémie de la résilience ni dans la vaste littérature qui fait débat autour de cette notion et de son utilisation, on peut souligner, en syntonie avec d'autres chercheurs et intellectuels, qu'au cours des vingt dernières années la résilience est devenue un concept en vogue :

La résilience est à « la mode » aussi bien chez les scientifiques que les gestionnaires et les instances internationales en charge de la réduction des catastrophes [...]. [Son] omniprésence [...] interroge sa pertinence. En effet, l'utilisation abondante du concept, en particulier dans les sciences sociales, ne s'accompagne pas toujours, loin s'en faut, d'un socle théorique solide. Le terme devient alors une sorte de mot-valise sollicité à des fins très diverses⁴.

En écho à cette réflexion, le Groupe Urgence, Réhabilitation, Développement (Groupe URD), un « institut indépendant spécialisé sur les pratiques et les politiques humanitaires et post-crise⁵ », publie dans son site web un article signé par Jeroen

2. Les auteurs des textes sur le site sont Gilles Teneau, chercheur au Conservatoire national d'arts et métiers d'Île-de-France et à l'université Paris 13, et Guy Koninckx, directeur des ressources humaines au groupe d'intervention et de recherche en organisation des systèmes de carrières (Belgique).

3. Voir <http://www.resilience-organisationnelle.com/17422/index.html> (consulté le 10 mars 2015).

4. Géraldine Djament-Tran, Antoine Le Blanc, Serge Lhomme, Samuel Rufat, Magali Reghezza-Zitt, « Ce que la résilience n'est pas, ce qu'on veut lui faire dire », version française d'un article en anglais soumis à évaluation, 2011, <hal-00679293>, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00679293/document> (consulté le 10 mars 2015).

5. Voir <http://www.urd.org/article/l-association> (consulté le 10 mars 2015).

Warner et François Grünenwald⁶ intitulé « *La résilience : concept porteur ou mot à la mode* » dont l'incipit est le suivant :

Le terme « Résilience », aujourd'hui à la mode, constitue un antidote positif à la connotation négative de « vulnérabilité ». Il prend sa source dans le potentiel et les capacités propres à chaque population. Cependant, la résilience reste un concept controversé, dont chacun semble avoir une définition différente, et qui, à défaut d'éclairer, risque de générer encore plus de confusion. Par ailleurs, si renforcer la capacité des populations à résister aux chocs reste l'objectif commun d'acteurs travaillant dans différents secteurs d'intervention, permet-il de mieux travailler ensemble ou se coordonner ? Au lieu de considérer que le changement climatique, les catastrophes naturelles et la pauvreté sont des problèmes indépendants, l'articulation et l'intégration de ces trois domaines peut, en théorie, contribuer à relever les défis liés au risque et au changement, ayant un impact direct sur la vie et le travail des populations locales. Mais jusqu'où peut-on aller dans l'intégration ? Quelles en sont les opportunités et les risques ? [...] Quelles résonances ont ces concepts au niveau local, dès lors que chaque population semble appréhender de manière spécifique ce qui se cache derrière chacune de nos étiquettes⁷ ?

Si donc les questionnements sur l'emploi de la notion et sur ses applications sur le terrain ne manquent pas, demeure l'impression de se trouver face à un totem, une panacée, un paradigme refuge autour duquel l'analyse des crises et des conflits se façonne pour en affirmer, finalement, le caractère restructurant à l'intérieur d'un *ordre établi*. Les résistances au système provoquées par le caractère de plus en plus marginalisant des couches de populations qui n'ont pas accès aux bienfaits de la néoglobalisation, deviennent ainsi accessoires, ce qui autorise une remodelisation de l'histoire en faisant passer en deuxième plan la portée parfois révolutionnaire de l'acte résistant. Pour s'en convaincre il suffit de jeter un coup d'œil aux tendances culturelles révisionnistes qui frappent beaucoup de pays européens. Ces tendances considèrent les fascismes du xx^e siècle ou les massacres coloniaux qui affirmaient la suprématie des impérialismes européens, comme des « moments de crises » du modèle de société basé sur les démocraties libérales, et non pas comme un élément constitutif de ces mêmes systèmes, que des actions de *résistances*, à différents niveaux, auraient réussi à contenir.

A contrario, l'objectif de cet article est d'explorer à nouveau, avec un peu d'audace, la notion même de résistance. Non seulement parce qu'elle me semble avoir toute sa place dans l'affirmation des processus de résilience, où elle reste souvent un non-dit. Mais aussi parce que sa mise à l'écart me semble injuste et arbitraire car elle contribue à rendre plus floues les analyses des sociétés contemporaines. Qu'en est-il donc du « paradigme résistant » ? S'est-il vraiment éclipsé au profit du plus accommodant « paradigme résilient » ?

6. Jeroen Warner, de la Wageningen University, Pays-Bas, et François Grünenwald du groupe URD (Urgence, réhabilitation, développement).

7. Voir <http://www.urd.org/La-resilience-concept-porteur-ou> (consulté le 5 novembre 2014).

De la perspective en résistance

Le 12 janvier 2002, dans une allocution qui inaugurait l'année judiciaire, Francesco Saverio Borrelli – Procureur général de la République à Milan, considéré comme un des représentants de ce que la droite italienne n'hésitait pas qualifier, avec mépris, de « magistrature rouge » – incitait la collectivité à *resistere, resistere, resistere, come su un'irrinunciabile linea del Piave* (« résister, résister, résister, comme sur une infranchissable ligne du Piave »), pour s'opposer à la réforme de la justice envisagée par le gouvernement Berlusconi (2001-2005)⁸. En gros, Borrelli estimait que cette réforme aurait sérieusement affecté l'autonomie de la magistrature en la rendant de plus en plus dépendante du gouvernement, ce qui constituait, à son avis, une grave atteinte au principe de la séparation des pouvoirs⁹. D'autres interprétations penchaient pour relier cette déclaration à un contexte plus particulier, c'est-à-dire à la suppression des escortes policières pour la protection physique des magistrats menacés, décrétée par le gouvernement Berlusconi pour, disait-on, nuire à l'action de ceux qui étaient en train d'enquêter sur lui¹⁰.

Dans un cas comme dans l'autre, cet appel à « résister » renvoyait directement, d'après plusieurs journalistes, hommes politiques et intellectuels de gauche, à la résistance italienne contre le nazi-fascisme¹¹. Ainsi, de manière transitive, résister à la réforme de la magistrature prônée par le gouvernement Berlusconi signifiait protéger l'héritage de la résistance incarnée par la Constitution italienne, antifasciste et républicaine. Cependant, ce que la plupart des commentateurs et analystes du discours de Borrelli ne voyaient pas était la deuxième partie de l'appel du Procureur général, « l'infranchissable ligne du Piave », qui rappelait non pas la résistance contre le nazi-fascisme, mais la tenue du front après la débâcle de Caporetto, entre le 24 et le 26 octobre 1917, pendant la Première Guerre mondiale. Le 22 décembre 1917, pour repousser les critiques qui venaient notamment de la part du Parti socialiste italien, le Président du Conseil fraîchement nommé, Vittorio Emanuele Orlando, prononçait une longue allocution à la Chambre des députés dans laquelle il exaltait la valeur des soldats italiens se battant pour maintenir la ligne de défense établie sur le fleuve Piave et protégeant les environs immédiats de Venise de l'avancée austro-allemande sur le sol italien. Il concluait ainsi son discours :

La voce dei morti e la volontà dei vivi, il senso dell'onore e la ragione dell'utilità, concordemente, solennemente ci rivolgono adunque un ammonimento

8. Pour le texte intégral du discours, voir http://www.dpgi.unina.it/giudice/borrelli_resistere.htm (consulté le 10 mars 2015).

9. La réforme Castelli, du nom du ministre de la Justice Roberto Castelli, de la Ligue Nord, sera approuvée par le Parlement italien en 2005.

10. Dans ce sens : Maria Loi, « Resistere, Resistere, Resistere... », *Corriere della Sera*, http://www.corriere.it/Primo_Piano/Politica/2002/01_Gennaio/13/discorsoborrelli.shtml, 13 janvier 2002 (consulté le 22 octobre 2014).

11. Voir, par exemple, Angelo D'Orsi, « "Resistere, Resistere, Resistere..." Dalla lotta di Liberazione alla lotta per la Costituzione », *Micromega*, avril 2014, <http://temi.repubblica.it/micromega-online/%E2%80%9Cresistere-resistere-resistere%E2%80%A6%E2%80%9D-dalla-lotta-di-liberazione-alla-lotta-per-la-costituzione/> (consulté le 22 octobre 2014).

solo, ci additano una sola via di salvezza : resistere! resistere! resistere! [« La voix des morts et la volonté des vivants, le sens de l'honneur et la raison de l'utilité, conjointement, solennellement nous adressent donc un seul avertissement, nous indiquent une seule voie de salut : résister! résister! résister »]¹².

Comme on peut le comprendre à la lecture du compte rendu de la séance parlementaire, le Président du Conseil évoquait non seulement la résistance militaire contre les austro-allemands, mais aussi la résistance contre l'ennemi intérieur, à savoir le Parti socialiste italien qui critiquait durement le gouvernement en place et qui avait été jadis non-interventionniste. L'appel de Vittorio Emanuele Orlando se situait donc idéologiquement aux antipodes de celui de Borrelli.

L'abondance de renvois à des résistances historiques mythifiées, car fondatrices d'un nouvel ordre politique – comme dans le cas de la résistance italienne au nazi-fascisme, mais aussi de la résistance française au régime de Vichy et à ses alliés allemands –, ou gardiennes d'un ordre territorial établi, comme la défense militaire du Piave, met en évidence l'ambivalence du concept. En d'autres termes, en 1944 les résistants français se battaient contre ceux qui, de leur côté, résistaient à l'invasion du territoire par les troupes alliées et étaient donc, eux aussi, d'un point de vue strictement ontologique, des résistants. Le jugement qu'on réserve à ces derniers pour les écarter de la construction du récit républicain et national de l'histoire est donc un jugement porté sur les valeurs inspirant leur action, car effectivement ils représentaient, voire incarnaient les pouvoirs qui avaient déclenché la Deuxième Guerre mondiale et qui avaient battu militairement la France républicaine. Mais l'acception politique et militaire du terme, fût-elle majoritaire, ne suffit pas à rendre compte du caractère polyédrique de l'« épistème résistant », si on ne sort pas d'une interprétation qui, finalement, rend les vocables « résistance », « résistant » et « résister » insaisissables, puisque le détournement de leur signification essentielle constitue la règle plutôt que l'exception. Et tout cela sans se risquer dans l'univers foucauldien où, finalement, résister comporte, directement ou indirectement, le soutien à un pouvoir politique et social déterminé et où, en d'autres termes, la résistance devient souvent fonctionnelle au maintien ou au renouvellement du même système contre lequel se battent les résistants¹³.

Résister ne paraît pas désigner toujours une opposition, ainsi que l'indique l'étymologie du mot, dérivé du latin et formé par la conjonction de *sistere*, « s'arrêter » et *re-*, « arrière », préfixe entérinant le mot qui suit : littéralement, « se ré-arrêter », comme si on avait quitté une « position sédentaire » pour ensuite avancer et la reprendre, ou plutôt en consolider une nouvelle¹⁴. Ainsi, contrairement à ce qu'on pourrait soutenir instinctivement, « résister » reflète bien un dynamisme mais, en même temps, le mot « résistance » donne aussi l'idée de la conservation de l'état atteint après le mouvement ou de l'état menacé par un facteur extérieur ou intérieur, ce qui

12. *Atti parlamentari, Camera dei Deputati, XXIV Legislatura del Regno, CCXCVII, tornata del 22 dicembre 1917*, <http://storia.camera.it/regno/lavori/leg24/sed297.pdf> (consulté le 21 octobre 2014).

13. Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

14. Giacomo Devoto, *Dizionario etimologico*, Turin, Le Monnier, 1968.

n'est pas éloigné de certaines interprétations de la résilience. Cependant, en est-il ainsi partout ? Que peut-on apprendre de la « résistance » ainsi qu'elle est désignée dans d'autres disciplines ou dans d'autres champs de l'activité humaine, voire même dans la nature ? La navigation, évidemment, ne peut se faire qu'à vue.

Partout en résistance

Le concept de résistance utilisé par la psychiatrie se réfère principalement à la difficulté, pour l'analysé, de respecter la règle d'association libre et, pour l'analyste, à la nécessité d'écarter cette résistance et de s'en servir comme levier pour faire avancer la cure¹⁵. On pourrait ainsi désigner la résistance comme une fausse manœuvre qui offre à l'analyste un instrument complémentaire pour venir au bout du mal-être de l'analysé, dans un jeu de rôles pas toujours inconscient. Cependant, dans le développement de la pensée freudienne, il n'en va pas toujours ainsi car la résistance définit une opération psychique non interprétable et difficile à contrer par les moyens de la suggestion et de l'hypnose¹⁶. Elle constitue donc un « mur » que l'analyste essaye de dépasser par l'adoption de nouvelles techniques.

Dans d'autres branches de la médecine, la définition peut conduire à une réflexion différente. En général, résister veut dire, pour un organisme, lutter pour sa survie contre une maladie, mais les nuances demeurent possibles. Par exemple, pendant une auscultation on parle de « résistance » quand il y a une pulsion perceptible lors de l'apposition de la main sur une partie du corps – comme une tension, un spasme, un réflexe sur l'abdomen à cause, par exemple, de la présence d'un intestin ou d'une vessie fortement tendu(e). Dans cette éventualité, la résistance paraît indiquer un contre-mouvement qui s'oppose à la rupture d'un équilibre « naturel » – la pression des mains exercée au cours de la palpation – et donc désigne à la fois la manifestation d'un symptôme et une réaction.

On parle de résistance en génétique pour désigner la capacité héritée par un individu de s'opposer à certaines bactéries, virus ou champignons, ce qui rejoint en partie la même définition qu'on en donne en immunologie – la résistance acquise lors d'un premier contact avec une infection bactériologique ou virologique, se manifestant par la création d'antigènes ou par le biais d'une vaccination. Mais dans le premier cas, on est face à une résistance congénitale de l'individu, qui fait partie de l'organisme et en assure sa survie tout au long de son existence ; dans le deuxième cas on pourrait dire qu'il s'agit d'un épiphénomène de l'organisme qui déclenche une réponse : à une attaque correspond une contre-attaque.

La notion de résistance est également appliquée à la chimie des matériaux dans un sens qui se rapproche de celui énoncé dans le domaine médical. Elle indique la

15. Pierre-Paul Lacas, « Association libre, psychanalyse », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/association-libre-psychanalyse/> (consulté le 9 mars 2015).

16. Pour d'autres acceptions de la résistance dans le domaine des sciences de la psyché voir Fernanda Canavéz, Heraldo Miranda, « Sur la résistance chez Freud et Foucault », *Recherches en psychanalyse*, n° 12, 2/2011, p. 149-157, www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2011-2-page-149.htm (DOI : 10.3917/rep.012.0149, consulté le 9 mars 2015).

capacité à s'opposer aux éventuelles transformations chimiques (oxydations, hydrolyse, etc.) provoquées par des agents extérieurs tant chimiques que physiques (par exemple les radiations ionisantes) alors que, dans la chimie moléculaire, le terme « résistance » est employé pour indiquer l'inertie chimique de la molécule par rapport à des transformations chimiques et/ou structurales (basiques, alcalines) de nature différente. On pourrait dire dans ce dernier cas que la molécule offre une résistance passive qui est connotée par une non-action, l'inertie. Plus généralement, force est de constater qu'en médecine comme en chimie on se trouve face à un binôme défense-attaque. Ce binôme se reproduit tel quel si l'optique d'analyse est renversée.

Ainsi, pour revenir au champ de la bactériologie ou de la virologie, on définit la résistance comme la capacité des bactéries ou des virus à muter et à se transformer génétiquement, ne réagissant plus à certaines thérapies comme les traitements antibiotiques ou antivirologiques. Il en est de même quand on parle de l'absence de réaction de l'organisme à un médicament : résistance de la maladie, résistance de la pathologie. Comme on peut l'observer, le chemin de « la résistance À une pathologie » (l'individu) à « la résistance DE la pathologie » (les virus et les bactéries) est court : l'analyse des facteurs caractérisant les deux phénomènes ne renvoie pas à une remise en question de l'un ou de l'autre, mais se focalise plutôt, en médecine, sur le résultat (la fin de la pathologie) ou les conséquences (la persistance de la pathologie) et sur les nouveaux moyens à engager pour en avoir raison finalement. Or, peut-on mesurer la résistance ? Peut-on donner un chiffre scientifique, qui aille au-delà d'une simple appréciation de valeur ?

Il n'est pas nécessaire de trop s'éloigner des sous-champs mentionnés pour trouver une première réponse. En pneumologie par exemple, la résistance est une unité de mesure de la fonctionnalité du poumon – la résistance des flux dans les bronches pendant les phases d'inspiration et d'expiration qui donne le degré de difficulté à laquelle l'air se heurte pour circuler entre deux points des voies aériennes. Mais pour percevoir un écho plus net de la force du « phénomène résistant », on peut évoquer un type de circulation différente, et rencontrer ainsi le Ω (Ohm), l'unité de mesure de la résistance électrique qui définit la capacité d'un matériau à enrayer le passage du courant. Dans les deux cas, la résistance s'identifie à une force d'obstruction, une clé par laquelle on peut saisir la propension d'un élément (ici l'air ou le courant électrique) à infiltrer un milieu déterminé. En d'autres termes, elle mesure une puissance et son intensité, et il en va de même pour la résistance thermique qui mesure les obstacles que la chaleur rencontre pour circuler à l'intérieur d'un matériel déterminé. On ne s'éloigne pas trop de cette acception si on passe au domaine économique-financier. Ici on définit « résistance » comme le niveau du prix au-delà duquel la valeur du titre ne peut plus monter. La résistance mesure donc le pic de pression que les acheteurs exercent sur le marché vainement contrebalancé par la pression exercée par les vendeurs. Au lieu de défendre un équilibre, ce point de résistance contribue à le définir, en établissant le seuil maximum de spéculation financière obtenu par la mesure des forces des acheteurs et des vendeurs.

Ce bref parcours, nullement exhaustif, à l'intérieur des différentes marques de « résistance », n'est pas sans conséquence sur l'identification et l'interprétation des phénomènes résistants dans l'analyse des faits plus strictement historiques et

sociaux¹⁷. Les typologies de résistance qu'on en dégage peuvent s'y employer assez aisément. On a ainsi distingué des résistances de l'intérieur et des résistances de l'extérieur, ce qui n'est pas sans évoquer les résistances du conflit mondial de 1939-1945; des résistances passives et des résistances actives (comprises, le plus souvent, dans un seul processus de résistance politique tel celui du Mahatma Gandhi), qui à leur tour peuvent rappeler des phénomènes sociaux divers ou même l'attitude de l'individu-citoyen face à ceux qu'il considère comme responsables des abus ou des injustices dont il souffre. D'un autre côté, et bien qu'on ne puisse pas parler d'une mesure scientifique chiffrable, on pourrait faire l'hypothèse que la force de ces résistances est indiquée par le degré de réussite de leur action ou par leur capacité à engendrer une dynamique nouvelle dans les relations sociales, politiques ou internationales. La mesure de la résistance permet aussi d'élargir sa définition : on ne se trouve pas forcément face à une action ; il peut s'agir plutôt d'un obstacle, d'une difficulté, d'une capacité où l'enjeu n'est pas exclusivement la lutte pour la survie de celui qui résiste, mais le déroulement de sa fonction primaire.

Il faut également souligner que la caractérisation « militaire » à la fois du langage employé pour la définition de la résistance et par la description de ses traits distinctifs, est plus nuancée dans d'autres champs disciplinaires. Ainsi, à côté des résistances pour ainsi dire « agissantes », on repère également des résistances moins évidentes qui ne s'explicitent pas par une action ou par un mouvement, mais plutôt par un immobilisme apparent qui, cependant, permet au sujet de faire opposition à sa subjugation. De ce point de vue me paraissent exemplaires les formes de résistances exercées pour lutter contre la crise du logement. Généralement, ces formes comportent une phase active – l'occupation de l'espace pour obtenir un logement et sa défense – et s'enlisent dans une phase pour ainsi dire sourde, se concrétisant par l'entretien de l'espace occupé¹⁸. Cette deuxième forme de résistance, qu'on pourrait définir par l'oxymore « inertie mobile », foisonne, en réalité, en une panoplie de micro-résistances face aux conditions de misère, de ségrégation, de discrimination provoquées par l'absence d'un logement, dans une situation de totale illégalité vis-à-vis de l'État. Ces micro-résistances « quotidiennes » naissent donc par parthénogénèse d'une manifestation publique – le plus souvent collective – de résistance primaire contre le système¹⁹. Il ne s'agit pas toutefois de formes implicites de résistance, comme peuvent l'être certaines attitudes individuelles définies comme « antisociales », dont la définition intègre parfois le domaine de la criminologie (en sachant qu'un crime peut

17. Ce paragraphe doit beaucoup aux discussions avec différents spécialistes des domaines énoncés, et notamment le Dr. Georg Gagesch (Hambourg), Romeo Carabelli et Sophie Caratini (UMR 7324 CITERES, Tours), le Dr. Al Houssein Dia (Ligue mauritanienne d'hygiène mentale, Nouakchott), Placido Mineo (univ. Catane, Italie), Laurence Marfaing (GIGA, Hambourg), Serena Brigidi (UAB Tarragona, Espagne), Sandra Benazzo (univ. Paris XIII), Livia Apa (Unior, Naples, Italie).

18. Elisabetta Rosa, « Marginalité liée au logement et réponses "par le bas". Résistance ou résilience? Le cas de Turin », communication au colloque international « Penser la fabrique de la ville en temps de crises. 7^e Rencontres franco-italiennes de géographie sociale », Tours, université François-Rabelais (16-17 juin 2014).

19. James C. Scott, « Everyday Forms of Resistance », *The Copenhagen Journal of Asian Studies*, 4, 1989, p. 33-62.

être interprété également comme un fait de résistance). Il s'agit plutôt de l'appropriation de nouveaux moyens pour résister, dans une situation qui, malgré l'acte résistant, demeure la source d'un malaise économique, social, politique.

Résistances d'ailleurs et esprits de résistance

Avant de conclure ce tour incomplet sur la morphologie de la notion de résistance et d'avancer une hypothèse sur les raisons de sa récente déchéance au profit du concept de résilience, il est intéressant de remarquer que dans d'autres langues dont l'origine n'est pas le latin, la résistance est indiquée différemment suivant sa fonction. Par exemple en allemand la distinction est faite entre les termes *resistenz* et *widerstand*. On indique avec le premier une propriété, à savoir la dureté, la ténacité (des microorganismes comme des matériaux) ; et avec le deuxième l'action, la contreposition comme c'est le cas de la *widerstand* allemande au régime nazi entre 1933 et 1945 ou, encore, de la résistance en psychiatrie.

C'est toutefois en arabe que la résistance assume les caractéristiques d'une véritable notion « millefeuilles ». De fait, *muqāwama*, qui signifie littéralement « résistance », doit être distingué du terme *jihād*, auquel on serait tenté de recourir pour une traduction logique du concept²⁰. Alors que le premier mot désigne généralement un combat nationaliste séculier pour la défense du territoire, le *jihād* s'appuie, quand il est entendu comme opposition à une agression (le *jihād* défensif) sur la dimension religieuse du même combat. *Muqāwama* indique aussi le combat social, politique, culturel des collectifs de résistance vis-à-vis des pouvoirs publics ; il peut trouver une correspondance « religieuse » dans le *jihād* social, à savoir l'effort que chaque croyant accomplit pour favoriser la création d'un milieu social et spirituel permettant un *modus vivendi* inspiré à l'Islām.

Or, *jihād* défensif, *jihād* social et *muqāwama* présument une action de résistance et donc, *par extenso*, un « mouvement », alors qu'un autre mot, *sumūd* renvoi à une résistance passive dans une forme qu'on peut hypothétiquement approcher à la lutte gandhienne. En effet, la racine coranique du mot aide à la compréhension du terme : *s-m-d*, *samada* « persister, résister » qui est aussi une épithète d'Allāh : « éternel », « immuable », « solide », utilisé aussi comme nom propre : Sāmid, Sāmed. C'est ainsi que *sumūd* entre dans le vocabulaire politique palestinien notamment après la guerre des six jours (juin 1967) pour signifier la volonté des communautés palestiniennes de demeurer à l'intérieur des territoires occupés, et cela en opposition à la *Nakbah* de 1948²¹ – l'exode. La notion est utilisée ensuite pour désigner la résistance aux expropriations des terres à la faveur des colons israéliens ou encore la survie dans les camps de réfugiés au nom du combat national. Dans cette dernière acception,

20. Pour les différentes interprétations de la notion de *jihād*, voir Nicola Melis, « Il concetto di *ḡihād* », dans Patrizia Manduchi (dir.), *Dalla penna al mouse. Gli strumenti di diffusione del concetto di *ḡihād**, Milan, Franco Angeli, 2006, p. 23-55.

21. Alexandra Rijke et Toine van Teeffelen, « To Exist is To Resist: Sumud, Heroism, and the Everyday », *The Jerusalem Quarterly*, 59, 2014, p. 86-99, http://www.palestine-studies.org/sites/default/files/jq-articles/To%20Exist%20to%20Resist_JQ%2059.pdf (consulté le 6 mars 2015).

sumūd est employé également par les Sahraouis des camps de Tindouf²², alors qu'on peut retrouver la première signification chez ceux qui ont décidé de rester à l'intérieur des territoires occupés par le Maroc, ainsi que l'indique la citation utilisée comme incipit de ce texte. Cependant, l'assimilation de *sumūd* avec passivité ou inertie peut être trompeuse, car comme dans le cas des délogements et des réoccupations dont on faisait mention à propos des crises du logement, un *modus operandi* assez semblable est ici adopté : à la démolition des maisons par l'armée israélienne suit la reconstruction par les familles palestiniennes ; à la coupe des oliviers suit leur replantation. Comme l'explique Abdel Fatah Abu Srou, directeur de l'ONG *al-Ruwwad* dans les camps de réfugiés d'Aida :

*Sumūd is continuing living in Palestine, laughing, enjoying life, falling in love, getting married, having children. Sumūd is also continuing your studies outside, to get a diploma, to come back here. Defending values is sumūd. Building a house, a beautiful one and thinking that we are here to stay, even when the Israelis are demolishing this house, and then build a new and even more beautiful one than before—that is also sumūd. That I am here is sumūd. To reclaim that you are a human being and defending your humanity is sumūd*²³.

Dans ce sens, exercer le *sumūd* ne peut renvoyer qu'indirectement à la résilience, à savoir à la capacité des populations affectées par les conditions d'occupation de créer un équilibre « de lutte résistante ». Il s'agit en effet de s'adapter momentanément à une situation pour la combattre plutôt que de recréer l'équilibre perdu, une sorte de « résilience résistante ». La plasticité du concept de résistance détermine donc l'incertitude de sa définition. Il est toutefois difficile d'imaginer que la raison de sa désuétude en tant que paradigme explicatif réside essentiellement en cela. Si on essaye d'avancer une explication, après les « années résistantes » inspirées par Foucault, on pourrait faire l'hypothèse qu'aujourd'hui l'attention se focalise tendanciellement sur les recompositions et non sur les ruptures ; sur la réintégration d'une condition de stabilité et non pas sur son effritement ; sur la résolution de la crise et non pas sur ses origines, ses causes et ses développements. Et cela autant pour les conflits sociaux, territoriaux, internationaux, que pour la sphère personnelle de l'individu.

22. Mercedes Ferdandez-Gomez, B. A., *Struggling for liberation in the Sahrawi refugee camps : a generational and gender perspective*, thèse à la Graduate School of Arts and Sciences of Georgetown University in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts in Arab Studies, Washington, DC, 18 avril 2012, p. 52-53, https://repository.library.georgetown.edu/bitstream/handle/10822/557504/FernandezGomez_georgetown_0076M_11840.pdf?sequence=1 consulté le 6 mars 2015.

23. « *Sumūd* est continuer à vivre en Palestine, rire, profiter de la vie, tomber amoureux, se marier, avoir des enfants. *Sumūd* signifie également poursuivre les études à l'étranger pour obtenir un diplôme et revenir ici. Défendre ses propres valeurs est *sumūd*. Construire une maison, une belle maison et penser que nous sommes ici pour rester, même lorsque les Israéliens démolissent cette maison, et puis, en construire une nouvelle et encore plus belle qu'avant - cela est également *sumūd*. Le fait que je suis ici est *sumūd*. Revendiquer d'être un être humain et défendre votre humanité est *sumūd* », dans Alexandra Rijke et Toine van Teeffelen, « *To Exist is To Resist...* », art. cité, p. 5.

Ainsi, l'une des explications vient frôler l'idéologie : la résilience est devenue aujourd'hui une valeur en soi. De paradigme explicatif, elle s'est transformée en objectif à atteindre, afin d'amortir et, en définitive, de stigmatiser l'antagonisme, les marges, l'alternatif, le « résiduel » qui s'oppose, qui engendre et manifeste son malaise, voire son mal-être. Cette tentative comporte en elle-même la volonté de parer au vide d'idéaux survenu après la chute des régimes communistes européens et la fin de l'Union soviétique, contre lesquels une partie du monde avait affirmé son hégémonie au nom d'une résistance à l'obscurantisme totalitaire, sans solution de continuité avec la résistance au nazi-fascisme.

De ce fait, dans le « parfait » monde postcommuniste, lié aux dynamiques de la néoglobalisation de la fin du xx^e siècle, où les classes sociales marxistes ont été déclarées « disparues », le conflit et la résistance qui mettent l'accent sur les difficultés d'adaptation ou le rejet d'un ordre constitué et imposé passent derrière le paravent de la réussite économique. On ne s'interroge plus sur l'action résistante de ceux qui contestent, mais plutôt sur les mécanismes que les sociétés capitalistes et post-capitalistes hégémoniques – dans le sens gramscien du terme – peuvent mobiliser pour absorber les obstacles ou les neutraliser, de préférence par des moyens non coercitifs.

Néanmoins, il est bien possible que les résistances – en tant que forces provenant du bas et proposant d'autres modèles de sociétés – retrouvent bientôt toute leur place. Survaloriser la résilience comme mécanisme de régulation des conflits est en effet une façon de tenir à l'écart une grande partie du monde restée aux marges de cette réussite, et, surtout, ne pas prendre en considération la crise économique et sociale qui sévit depuis 2008 dans le monde occidental. Cette crise provoque, au contraire, des nouveaux antagonismes et produit, par conséquent, des nouvelles résistances. Mais quel type de résistances peut-on observer à l'heure actuelle ?

Leur force n'est plus mesurable en fonction de la violence, comme il arrivait, par exemple, au cours des années 1970 en Allemagne ou en Italie – et d'ailleurs, on pourrait se demander pourquoi face à la destruction du *welfare state* opéré à partir des années de l'Angleterre thatchérienne, il n'y a pas eu en Europe, au cours des deux dernières décennies, une réponse par les armes du type Brigades rouges. Il ne s'agit pas seulement de l'extinction du référent idéologique de cette résistance armée qui se posait, du moins apparemment, au-delà et au-dessus du système combattu, mais plutôt de l'accoutumance des sociétés engendrées par la chute du mur de Berlin, suivie, dans les cinq dernières années, par l'apparition d'une série de mouvements vraisemblablement contestataires. Ces mouvements politiques (peu sociaux) affirment vouloir résister à la néoglobalisation, prônent en Espagne comme en Italie, en France comme au Portugal, la redistribution des revenus et la remise en question du système économique capitaliste, tout en étant, cependant, fils et disciples de ce système.

La résistance au système oscille donc entre une manifestation, l'occupation d'un lieu symbolique et l'assomption de mots d'ordre, avec une faible épaisseur culturelle et un *background* presque inexistant, au point que la question maintes fois soulevée à propos des « printemps arabes » : *peut-on faire la révolution avec Facebook et Twitter ?* n'est guère anodine dans le cas de mouvements comme, par exemple, le « 15-M » (ou « Indignados ») de Madrid. Il ne s'agit pas de stigmatiser une forme d'action politique ou d'ignorer le fait qu'à partir de 2011 des dizaines de citoyens se sont mobilisés depuis des décennies de narcolepsie. Il s'agit plutôt de comprendre où situer ces brins de

résistance voulant aboutir à une révolution qui risque d'être comme celle qu'Hannah Arendt décrit pour donner la définition astronomique du mot :

À l'origine, le mot « révolution » est un terme d'astronomie. Il devait prendre une importance croissante dans les sciences de la Nature en raison de Copernic et de son *De revolutionibus orbium caelestium*. Dans cet emploi scientifique, révolution gardait son sens latin précis, désignant le mouvement tournant régulier des étoiles, lequel, puisqu'on le savait hors de l'influence de l'Homme et partant irrésistible, n'était certes caractérisé ni par la nouveauté ni par la violence. Au contraire, ce terme indiquait un mouvement récurrent, cyclique [...]. Appliqué aux affaires des hommes sur terre, il ne pouvait que signifier le retour éternel des quelques formes connues de gouvernements parmi les mortels, soumis à la même force souveraine qui oblige les astres à suivre leurs cours prévus dans le ciel. Rien ne pouvait être plus éloigné de l'acception originelles du mot que l'idée qui possède et obsède tous les acteurs de la Révolution qu'ils sont les agents d'un processus marquant la fin définitive d'un ordre ancien et la naissance d'un monde nouveau²⁴.

C'est ainsi qu'on a le droit de s'interroger sur les perspectives de ces *nouveaux acteurs* de la résistance; de comprendre s'ils visent réellement la sauvegarde des droits des couches de populations les plus faibles ou si, quelque part, des secteurs sociaux tels, par exemple, les migrants ou les gens âgés, demeurent écartés de ces « printemps européens ». Sans prétendre en expliquer la complexité sociologique, il s'agit d'interroger l'*humus* de ces mouvements et de saisir comment joue la volonté « d'être système » dans des prétendues actions antisystème, ce qui renvoie sans surprise à la notion de résistance éclaircie par Foucault... il s'agit finalement de comprendre si, encore une fois, la résistance a vraiment la possibilité de dire son mot et arrêter les effets destructeurs des politiques néolibérales, provoquant un changement radical du modèle économique et social ou si, plutôt, ces mouvements ne sont que l'effet d'un désir de résilience, à savoir un instrument pour devancer la marginalisation de la *lumpenbourgeoisie* qu'ils représentent, laissant à d'autres sujets sociaux la lourde charge de la résistance.

*Caídos sí, no muertos, ya postrados titanes,
están los hombres de resuelto pecho
sobre las más gloriosas sepulturas :
las eras de la hierba y los panes,
el frondoso barbecho,
las trincheras oscuras*

(Miguel Hernández, « Nuestra juventud no muere », *Viento del pueblo*, Madrid, 1937)

24. Hannah Arendt, *Essai sur les révolutions*, Paris, Gallimard, 1985, p. 56-57.